

La rencontre

Ce soir, mes parents reçoivent des amis. Je déteste ça. La situation est absurde, les enfants invités jouent dans notre chambre et nous, nous devons rester assis à table tout en ne pouvant pas participer aux conversations. Le temps est long. Ce soir ce sont des amis d'enfance de mes parents qui sont là. Sylvie je l'aime beaucoup. Elle est drôle, pétillante, toujours de bonne humeur et surtout on sent qu'elle adore les enfants. Elle a une façon de nous écouter, de nous considérer comme des personnes réelles et importantes qui est très agréable. Elle rit avec nous et prend toujours notre défense. Elle adore parler d'éducation, elle cite une certaine Dolto dont elle écoute toutes les émissions à la radio. Selon elle, il ne faut pas punir les enfants par exemple, parce que le coin, les coups, les humiliations, ça casse quelque chose en eux. Elle parle de confiance, de sécurité, d'estime, ça m'intéresse vraiment beaucoup même si je ne comprends pas la moitié de ce qu'elle raconte. Et ce que j'adore par-dessus tout c'est qu'elle ose tenir tête à mon père et le critiquer. Quel bonheur!

Quand nous allons chez elle, par contre, c'est la fête. Tout d'abord nous avons le droit d'aller jouer dans les chambres de ses enfants. « *Chez toi tu fais ce que tu veux, mais ici les enfants sont libres, je veux qu'ils s'amuse!* » claironne-t-elle face à la réticence de mon père. L'espace de jeu est merveilleux, la décoration fantastique. Christophe a une cabane dans laquelle est installé son lit, un tunnel en tissu permet d'accéder à l'espace de son frère, rempli celui-ci de planètes en suspension, d'étoiles fluorescentes au plafond et de fusées en légo. Leur imagination débordante leur permet d'inventer des jeux de rôles tellement amusants. Leur fantaisie n'a pas de limite, ils n'hésitent pas à bouger les meubles, découper du carton, sortir de la peinture pour créer des décors, fouiller dans la penderie de leurs parents pour se déguiser. Leur liberté m'impressionne. Quand Sylvie passe la tête à la porte, elle ne se fâche pas du bazar, au contraire elle s'émerveille devant les créations et nos idées qu'elle trouve toujours « *géniales !!!!* ». Elle prend systématiquement le temps d'admirer nos œuvres, papoter, s'intéresser. Quand je suis là-bas, j'ai toujours envie d'être adoptée.

Par contre, chaque fois mon père et Sylvie se fâchent. La dernière fois, nous étions dans la chambre de ses fils, en pleine construction d'un univers playmobils, quand mon père m'a appelée. Sa voix, comme toujours, est tranchante, ferme, sans appel. Je tressaille et je me

dépêche de rejoindre les adultes au salon. Sylvie et Jean-Marc semblent tout aussi étonnés que moi par cette injonction, sévère et soudaine.

— Viens ici j'te dis !

Evidemment, je m'exécute, je m'approche un peu plus encore, sans broncher.

— Mets-toi à genoux tout de suite, là, dans le coin.

Il me montre du doigt un coin de la pièce. Le ton est glacial, j'obtempère, la peur au ventre. Les amis restent muets, perplexes, inquiets. Mon père laisse un temps de silence, comme pour ménager son effet puis annonce, satisfait :

— Et voilà ! c'est ce qui s'appelle de l'autorité !

Il fanfaronne, fier de lui, fier de son pouvoir, fier du résultat d'une éducation par la terreur. Personne ne reste indifférent devant une telle démonstration. La gêne est palpable, et Sylvie, exaspérée, lance un tonitruant :

— Mais t'es complètement con !

Mon père sourit, provocateur, content de son petit numéro. Puis, en grand seigneur, il s'adresse à moi :

— C'est bon, tu peux te relever maintenant et repartir jouer.

J'ai chaud, j'ai un peu honte, je traverse le salon les yeux baissés et retourne à mes jeux. J'ai juste le temps de l'entendre expliquer derrière moi :

— Je voulais juste vérifier que j'avais encore de l'autorité.

Je ne comprends pas ce que répond Sylvie, mais le ton est à la consternation et à l'énervement, mon père se marre.

Dans la chambre, trois paires d'yeux se tournent vers moi et Christophe me demande :

— Il voulait quoi ton père ?

— Rien, je réponds. Rien d'important.

Je souris, pressée de me replonger dans le bonheur du jeu. Je pense en avoir fini avec cet épisode désagréable mais Christophe suspend son geste et me regarde :

— Ma mère dit que ton père est un con.

Sa phrase n'est ni une question, ni une insulte. Juste une information qu'il me donne avec beaucoup de neutralité, comme s'il annonçait le temps qu'il fait. Puis il reprend la construction du château fort, face à l'attaque ennemie.

Cette petite phrase continue un moment encore à flotter dans l'air, à virevolter parmi les soldats GIJO, les lego, le champ de bataille playmobil. Elle voltige, légère, pour faire son nid au creux de mes pensées, de mes doutes. Elle s'installe, discrètement.

Ce soir, ce sont eux qui viennent chez nous et je suis triste de ne pas pouvoir les rejoindre là-haut dans notre chambre. Je repense alors à la petite phrase de Christophe – *Ma mère dit que ton père est un con* – et c’est à ce moment-là, précisément que Sylvie décide de mettre son petit grain de sel habituel:

— Enfin Gilles ! Laisse tes enfants jouer ! Christophe et Sébastien sont heureux de venir voir leurs copains et toi tu les obliges à rester là avec nous !

— Ils restent là, ils ne bougent pas ! C’est comme ça !

Je suis au spectacle, toute ouïe. J’ai un peu peur des conséquences aussi, je sais ses rages, je connais ses emportements, la violence dont il est capable. Cette femme m’impressionne par son audace ! Elle relance, sans peur :

— Allez ! C’est absurde ! Ils s’ennuient à table avec nous ! Ça me gâche la soirée !

— Bon, écoute, tu éduques tes enfants comme tu veux, mais ici c’est chez moi ! C’est moi qui décide.

— Je sais, tu fais ce que tu veux chez toi, mais explique moi au moins le but pédagogique !

— N’utilise pas tes grands mots avec moi. Le but c’est de les avoir à l’œil, c’est tout.

La tension est palpable. Ma mère est livide, elle se fait toute petite, mon père a le visage fermé et buté, il est clairement contrarié. Sylvie est toute rouge, on voit bien qu’elle a des choses à dire et qu’elle n’a pas du tout envie d’en rester là. Mon frère et moi jubilons de plaisir et de crainte devant cette femme si téméraire.

— Et toi Véronique ? Tu es d’accord avec ça ?

Ma mère se dandine sur sa chaise, franchement en panique. Mais mon père tranche vite :

— Oui elle est d’accord avec moi.

— Tu ne la laisses pas répondre ? Ta femme aussi elle n’a pas le droit de parler ou de quitter la table sans ton autorisation ?

— Qu’est-ce que tu viens foutre la merde là ? Franchement tu n’as aucune leçon à me donner !

Mon père se lève et commence à ranger la table. Il fait toujours ça quand on le contrarie et qu’il veut se retenir de frapper. Il nettoie, il range, il frotte, frénétiquement. Il emmène un tas d’assiettes dans la cuisine, lui qui ne débarrasse jamais la table, et continue à ranger bruyamment. Il est nerveux et revient d’un coup dans la salle, un torchon à la main et le ton menaçant :

— T’as vu tes gosses comment ils sont éduqués ? J’serais honteuse à ta place devant autant d’effronterie !

Il s'éloigne à nouveau dans la cuisine, entreprend de vider la poubelle mais Sylvie ne lâche rien :

— De quoi tu parles ? Ils ne sont pas effrontés, ils sont libres de s'exprimer, ce n'est pas pareil !

Mon père réapparaît au coin de la salle à manger :

— Ah ouais ?! Et le jour de l'anniversaire de Christophe ? Quand il a dit à sa marraine qu'elle était grosse ! C'est pas mal élevé peut-être ? Et il ne s'est même pas pris une baffes, je me souviens ça t'as fait rire ! Du grand n'importe quoi !

— Il n'a pas dit que Cécile était grosse, il lui a demandé POURQUOI elle était grosse !

— J'vois pas la différence ! Tu joues sur les mots !

— La différence c'est qu'il ne l'a pas insultée, il a fait un constat. C'est vrai qu'elle est en surpoids non ? Un gamin, c'est innocent ! Il ne voit pas le mal, il pose juste des questions pour comprendre.

— Mais avec toi tes enfants ont toujours raison ! Et il faut les écouter ! Et il faut les laisser libres ! Pour moi, un gamin ça ferme sa gueule et ça se tient tranquille !

— Comme les femmes, oui je sais.

— Putain mais tu me fais chier !

Il disparaît dans la cuisine, vert de rage et revient aussitôt, déterminé :

— Vas-y dégage ! Tu sors de chez moi avant que je t'en colle une !

Tout le monde est parti mais juste avant de fermer la porte, Sylvie lui a crié :

— Je ne veux plus jamais revoir ta grosse gueule de connard, mais je suis triste de ne pas pouvoir emmener tes gosses loin de ta bêtise !

On ne les a plus jamais revus. Dommage, je les aimais bien. Mais cette rencontre a été déterminante pour la petite fille timide et soumise que j'étais. Sylvie m'a servi de modèle alternatif pour la mère et la femme que j'essayerai de devenir. Cette femme, sans le savoir, m'a offert le terreau dans laquelle la graine du possible a germé, et qui me permettra dix ans plus tard d'oser m'opposer à mon père et de le fuir.